

## *Chapitre 1*

### **MA VALISE**

J'ai eu la chance d'atterrir, il y a longtemps déjà, dans une contrée paisible. Telle une naufragée qui retrouve la civilisation, j'y ai redécouvert des plaisirs oubliés. Celui d'appuyer sur un interrupteur et d'inonder la pièce de lumière, de tourner un robinet et de constater avec plaisir que l'eau en coule ou de marcher dans la rue sans tendre l'oreille pour guetter d'éventuels bombardements. Je me suis servie de ces plaisirs, finalement pas si anodins, pour réapprendre à vivre. Mon quotidien, je le désirais simple, dénué des tensions de l'ambition et aussi prévisible que possible. J'ai habité avec reconnaissance les plages de silence et de solitude ainsi que la douceur d'un bonheur que je n'espérais plus. J'ai laissé les jours s'écouler, satisfaite, vaguement inquiète, entourant les miens de mon affection, et leur communiquant, à mon insu, une sourde angoisse.

Jusqu'au jour où l'électricité qui fonctionne, l'eau qui coule du robinet, les paysages tranquilles, la vie de famille, deviennent un dû banal. Ils ne suscitent plus en moi le moindre émerveillement. Le calme se fait menaçant et le silence porteur d'absences. Un malaise sournois s'infiltré dans ma réalité, en aspire les couleurs. J'en arrive à me demander les raisons de ma présence dans cette Oise brumeuse, si loin de ce qu'aurait pu être ma vie. Si loin de ce qu'a été mon existence avant ce jour où j'ai jeté pêle-mêle mes affaires dans ma valise et je suis partie.

Il me manque quelque chose, il me manque quelqu'un. Qu'ai-je donc perdu en cours de route qui fait que je ne me reconnais plus ?

À la recherche de ma part manquante, j'erre çà et là. Je reviens toujours à ma valise. Celle que je n'ai jamais eu la force d'ouvrir. Celle où sont enfermés mes habits d'avant. Celle que je déplace de lieu en lieu sans oser m'en débarrasser, mais sans essayer de me l'approprier non plus.

Aujourd'hui, je prends mon courage à deux mains pour en explorer le contenu, déplier pièce par pièce mes affaires chargées d'histoire...

## *Chapitre 2*

# LES COSTUMES DU THÉÂTRE

Le petit attroupement se forme furtivement dans la rue, tout près de l'immeuble. Les hommes encravatés, les femmes en noir et le cercueil qui tanguent au bout des bras nerveux. Les combats font rage aux alentours et risquent de s'étendre à tout moment. Cette menace omniprésente abrège les adieux.

C'est notre voisin qu'on emporte ainsi, à la sauvette. Il a commis l'imprudence de sortir son chien en ce début de guerre civile, il l'a payé de sa vie. Le doux soleil d'avril ne brille plus pour lui. Du haut de mon balcon et de mes dix-sept ans à peine éclos, j'assiste à ses modestes et périlleuses funérailles, entre sanglots et chuchotements sur fond de déflagrations. Le convoi une fois démarré, un gamin en short se met à courir derrière, un bouquet oublié dans les bras. Image de mon enfance s'éloignant sans retour.

C'est l'enterrement de la première victime d'une guerre à laquelle je ne comprends pas grand-chose. On raconte... on raconte tout et son contraire. On raconte surtout qu'au cours de l'inauguration d'une église par le chef d'un parti politique, des hommes à bord d'une voiture non identifiée tirent sur la foule, tuent quatre personnes et provoquent colère et désir de vengeance. Un bus, chargé de coupables présumés, rôde par là juste après la fusillade. Mal lui en prend ! La montée de la rage se focalise sur lui, il est assailli par les proches des victimes et ses passagers sont exécutés sans autre forme de procès. Une trentaine de morts et l'avènement triomphant d'une violence guerrière dévastatrice. Tirs de roquettes entre quartiers, enlèvements, attentats, et ce pays où il faisait si bon vivre, ce petit paradis terrestre se transforme, du jour au lendemain, en antichambre de l'enfer. Nous sommes au Liban en avril 1975 et c'est Beyrouth.

Ne me demandez pas quand les protagonistes de ce conflit se sont procuré cette quantité effarante d'armes, ni comment c'est arrivé, ni pourquoi l'État a laissé faire. Tel n'est pas le but de ce récit : je ne suis ni une historienne ni une politicienne. Je fais plutôt partie de ces personnes qui ont été emportées par le flot de

l'Histoire le jour où la digue, brusquement, s'est rompue. Celles qui ont lutté pour garder la tête hors de l'eau, pour survivre et tenter de comprendre les raisons de cette rupture. Pour ce faire, j'écoute les arguments des adultes autour de moi. Certains, dont mon père, dénoncent la responsabilité des Palestiniens, armés jusqu'aux dents, se comportant en seigneurs et maîtres dans leur pays d'accueil et déstabilisant ainsi son fragile équilibre communautaire. D'autres, dont mon futur beau-frère, clament que la cause palestinienne est l'une des injustices majeures du vingtième siècle à corriger coûte que coûte, quitte à mettre la région à feu et à sang.

Qui a raison ? Mon père, homme intègre et résolument de droite, officier dans l'armée libanaise, qui a connu le mandat français et a vu se dessiner le Liban, mosaïque improbable et tant espérée ? Ou Tanios, le grand amour de ma sœur aînée May, étudiant en lettres, progressiste de la gauche libanaise, donc engagé auprès des Palestiniens, et beau comme un dieu ? Puis-je opter pour la cause de l'un sans trahir celle de l'autre ? Choix d'autant plus difficile à poser que Beyrouth est divisée en deux. Côté Ouest, les pro-Palestiniens et ceux qui les soutiennent : une partie des musulmans et les gens de gauche, chrétiens parfois, comme mon futur beau-frère.

Côté Est, les anti-Palestiniens majoritairement chrétiens.

Nous avons scindé notre capitale entre Est et Ouest, abandonné le Sud aux querelles palestino-israéliennes... perdu le Nord. Une croix disloquée entre les quatre points cardinaux... Mon pays.

Il y a de quoi être déboussolée, et je le suis. Certains de mes amis aussi. Au son des chansons de Moustaki, nous avons rêvé, tout au long de notre adolescence, d'une « liberté que l'on cherche comme une perle rare », « d'un jardin qu'on appelait la Terre » et de « ce bel été qui ne craint pas l'automne, en Méditerranée ». Nous pensions que, bercés par ces airs-là, nous prendrions « le temps de vivre », que ces mélodies nous donnaient un aperçu de ce que l'avenir nous réservait. Nous faut-il renoncer si tôt à nos désirs de douceur et de fraternité, pour prendre parti et guerroyer ? Est-il déjà « trop tard » ?

Le malheureux passager du corbillard est dispensé, à tout jamais, de prendre position. Mais moi, à dix-sept ans à peine, je me dois d'essayer péniblement de comprendre et de trouver la vérité sur ces évènements qui bouleversent le cours de ma vie.

Comme le tournesol qui vire naturellement vers le soleil, je penche spontanément du côté des plus démunis, mue par une tendance incurable

## *Chapitre 4*

# **PANTOUFLES À PLUMES ROSES**

La guerre s'installe et prend ses aises : elle se sent bien au pays du Cèdre. Elle chauffe les esprits, durcit les préjugés, attise les peurs et la paranoïa, élève dans les rues des barrages de sacs de sable, accumule les immondices sur les trottoirs, coupe l'eau et l'électricité, déplace les gens, noue et dénoue les alliances, use les nerfs puis fait semblant de se calmer pour nous laisser croire à une paix possible.

Mais elle revient. Insidieuse et envahissante, elle se glisse dans nos vies, dans la pénombre de nos chambres, dans nos lits pour nous traquer dans notre ultime refuge, le sommeil, dynamiter nos rêves et nous réveiller en sursaut, hagards et désorientés.

Résignée à subir régulièrement des nuits blanches, je prépare avant d'aller me coucher les affaires à emporter à l'abri en cas de

bombardement. Mes livres, ma petite radio, une bouteille d'eau, une torche électrique, mon chapelet, et une pièce d'identité au cas où un obus profiterait de mon absence pour souffler l'appartement. Le tout va dans un sac à portée de main. Au moment de me glisser avec délice dans mes draps, je prie Dieu et tous les saints de m'accorder un repos réparateur, une nuit complète. Parfois, alors que je commence à peine à me dissoudre dans les brumes bienfaisantes de la somnolence, des détonations lointaines viennent me rappeler à la réalité. Immobile, j'essaie de me persuader que le pilonnage se limitera aux lignes de front. Quand j'entends les déflagrations se rapprocher, je me répète en spécialiste de la méthode Coué : « Ça n'arrivera pas jusqu'à nous, ça n'arrivera pas jusqu'à nous, ça n'arrivera pas jusqu'à nous... », jusqu'à ce qu'un sifflement aigu fende l'air et qu'une terrible explosion secoue le quartier, notre immeuble, mon lit, mon demi-sommeil et me projette tremblante dans les bras du premier membre de la famille auquel je me heurte dans le couloir.

Aussitôt, la sonnerie de l'entrée retentit, remplacée par des coups violents à la porte en cas de coupure de courant : ce sont nos voisins qui débarquent. Nous constituons leur ultime étape avant l'abri situé au sous-sol, quelques étages

plus bas. Ils arrivent en pyjama, pantoufles et robe de chambre. Le souffle court, le regard inquiet, ils viennent solliciter l'avis de Papa pour la suite des opérations : « *Que nous faut-il faire maintenant, mon Capitaine ?* », lui demande madame Zoueïn avec dévotion. J'observe les yeux de mon père derrière ses lunettes à double foyer. Terres lointaines d'un brun passé. Les rides d'expression qui entourent sa bouche se démultiplient parfois, creusent des sillons profonds, labourent ce visage dont la familiarité me sécurise, me sert de repère.

« *Commençons par aller au salon, commande-t-il, c'est plus abrité.* » Nous y allons donc, munis de nos couettes et de matelas en mousse prévus à cet effet. Là, si les bombardements lui en laissent la possibilité, papa s'installe dans un fauteuil confortable et prend le temps de bourrer sa pipe de tabac blond, délicieusement odorant. Il fume silencieusement en contemplant les troupes qui attendent ses directives en jacassant.

Madame et monsieur Zoueïn sont presque toujours les premiers à arriver. D'origine syrienne, ils ont fui la Syrie lors de la nationalisation des biens entre 1958 et 1965. Ils sont dotés d'un joli patrimoine qu'ils défendent bec et ongles, refusant de le partager avec l'État syrien à qui ils vouent une haine tenace.

## Chapitre 5

### LA ROBE EN PATCHWORK

C'est à Hammana, un beau village niché dans les montagnes du Liban, que je me glisse dans le monde par une nuit d'avril 1958. « *Viens du Liban, ô fiancée, viens du Liban, fais ton entrée. Abaisse tes regards, des cimes de l'Amara [...].* » Je me plais à m'imaginer fruit d'un désir aussi vieux que le *Cantique des Cantiques* et plus puissant que celui inexistant de ma mère pour un nouvel enfant, encore moins pour une quatrième fille. Désir vieux comme le monde, souffle de vie toujours renouvelé... qui me déposent dans une famille qui a largement dépassé son quota féminin et dans un pays en pleine crise, quinze ans à peine après son indépendance.

Oui, à ma naissance déjà, le Liban se débat dans une guerre civile. Elle oppose les partisans d'un Liban à visage arabe, sous la bannière du leader égyptien Abdel Nasser – qui rêve d'une grande nation arabe libre de la mainmise occidentale –,

au président libanais Camille Chamoun qui trouve l'Occident plus sécurisant que nos proches voisins. Il rallie le Liban à la « la doctrine Eisenhower<sup>6</sup> » et n'hésite pas à y avoir recours pour mater l'opposition pro-Nasser. La courte guerre civile se termine avec un gouvernement de salut public et le slogan : « Ni vainqueur ni vaincu ». Cette grave crise d'identité de notre pays adolescent n'a malheureusement pas été prise au sérieux.

Mes parents, sensibles aux mauvaises conditions politiques et familiales autour de ma naissance, évitent, dans l'éventail des prénoms possibles, le piège de l'humour noir. Ils ne m'appellent pas « Désirée », ni – comme cela se fait encore à Haïti – « Asséfille », ni aucun des prénoms arabes qui évoquent la paix, l'unité, ou la fraternité. « Hoda », qui signifie « le chemin qui mène vers la lumière de la vérité ». Tel est le prénom que je reçois et dont j'aime le dynamisme : il me met en marche, porte ma quête de cette harmonie goûtée durant mon enfance à Hammana et perdue après pour si longtemps.

---

6. « La doctrine Eisenhower » permet à tout pays du Proche-Orient de faire appel aux forces armées des États-Unis pour se défendre contre une menace ou une attaque communiste.

Ces années post-1975 que nous vivons au Liban requièrent la compassion et la présence, car le malheur règne en maître dans une nation qui a perdu les chemins de la fraternité. J'opte donc, une fois mon bac en poche, pour une formation d'assistante sociale. Je laisse tomber mon désir d'expression, comme une femme qui se résignerait tristement à ne pas avoir d'enfants.

Je me dis que dans l'avenir, si la vie me dépose sur des rivages plus tranquilles, je tenterai peut-être l'aventure des mots pour décrire cette réalité d'où ils semblent exclus. J'irai à la recherche de la parole juste, du langage qui sort de l'isolement, qui reconnaît la souffrance enfouie et l'étrange lumière qui, parfois, éclabousse les ténèbres. Je le ferai pour nous tous qui taisons notre peine et la traînons derrière nous comme un boulet invisible.

Quelle que soit la discipline choisie, faire des études sérieuses se révèle être un vrai défi dans notre pays en guerre. Les affrontements armés, les pilonnages inopinés viennent rythmer des périodes plus calmes où la vie semble vouloir reprendre paisiblement son cours. Aucune garantie que les événements des jours à venir ne vont pas faire voler en éclats nos projets et leur mise en œuvre.

## *Chapitre 7*

### **LES ROBES NOIRES**

Le noir est encore la couleur du deuil au Liban. Non pas le noir élégant, animé d'un beau bijou ni celui brillant aux reflets chatoyants. Non. Les vêtements de la femme endeuillée se doivent d'être d'un noir abyssal, qui immole le corps au lieu de l'habiller, le recouvre de chagrin sans le consoler et aspire dans ses replis sombres la moindre parcelle de lumière.

Le rouge à lèvres est proscrit, le fard à joues prohibé, les bas foncés sont de rigueur même quand les températures frôlent les trente degrés. Seule dérogation à l'austérité : une visite discrète chez le coiffeur qui est admise et même encouragée. En affichant donc, le temps qu'il faut, la couleur de son deuil – un an pour le décès d'un être proche –, la personne éprouvée rappelle aux autres sa vulnérabilité. En réponse, son entourage lui prodigue égards et attentions. Refuser de souscrire à cette obligation vestimentaire, c'est

prendre le risque de choquer et de se priver ainsi de la compassion et du soutien espérés. C'est un code social incontournable qui réduit la liberté, mais offre en contrepartie un espace ritualisé pour gérer la peine et l'absence.

À « Caritas<sup>12</sup> », où j'effectue mon stage d'assistante sociale en cet automne 1978, la salle d'attente est envahie de femmes en noir. Cette multiplication des signes de deuil provoque en moi une impression d'étouffement ainsi qu'une envie de fuir chaque fois que je pénètre dans cet espace restreint. Je dois, consciemment, accomplir un effort pour accueillir ces femmes une à une, remplir leurs dossiers, écouter leurs récits jusqu'au bout sans interrompre l'entretien, sans éclater en sanglots parce que ce qu'elles me racontent est trop insupportable.

*« Nous sommes l'une des dernières familles musulmanes à Nabaa<sup>13</sup> : toutes les autres sont parties et ont été remplacées par des familles chrétiennes ayant déserté les régions musulmanes. Nous avons voulu rester, continuer à cohabiter avec nos voisins chrétiens, comme avant. Nous avons offert l'hospitalité aux réfugiés qui arrivaient, partagé nos repas avec*

---

12. Caritas : équivalent, au Liban, du Secours Catholique.

13. Banlieue de Beyrouth-Est. Désertée par les musulmans, elle a servi de refuge aux familles chrétiennes en fuite.

## *Chapitre 10*

### **PEAU D'ÂNE**

Il fait nuit quand j'arrive à la gare de Compiègne en ce 13 décembre 1983. Il pleut, il fait froid, personne ne m'attend.

Je serre mon manteau autour de mon corps et reste debout sur le quai, ma valise à mes pieds. Les « autres » me frôlent et me dépassent. Je scrute leurs visages, des visages étrangers, marqués d'une autre fatigue que celle du peuple libanais que je viens de quitter.

Je me souviens qu'Odette, l'amie française de ma mère, nous avait raconté que la gare de Compiègne avait été le lieu d'embarquement de dizaines de milliers de juifs vers les camps de la mort. Je les imagine s'en aller d'ici, entassés dans des wagons, arrachés à leurs foyers, leurs relations, leurs habitudes, emportés vers l'intolérable. Ceux qui ont survécu à l'horreur des camps de concentration arrivent en Palestine à la recherche d'un « chez eux », rejoignant les partisans d'un

État d'Israël qui prend corps. Les Palestiniens, chassés de leurs maisons, se dispersent dans les alentours et au Liban où ils s'installent dans des baraquements de fortune. Soutenus par certains pays arabes, ils y accumulent un arsenal de guerre en vue de récupérer leur terre. Cette attitude belliqueuse réveille au Liban des peurs ancestrales, menace son fragile équilibre confessionnel et divise les politiques quant à la stratégie à adopter. Les uns et les autres, inquiets, s'arment en catimini, pour le cas où. Les tensions s'exacerbent, la première étincelle met le feu aux poudres, le pays s'enflamme. Le régime syrien alimente sciemment l'incendie afin de pouvoir mieux jouer au pompier pyromane et justifier sa présence sur le sol libanais. L'État d'Israël est prêt, lui aussi, à jeter de l'huile sur le feu pour défendre ses frontières. Bientôt, les morts et les blessés ne se comptent plus. Mon pays, le Liban devient invivable. Je pars... et je me retrouve à la gare de Compiègne.

Je ne suis qu'une toute petite pièce dans ce cruel jeu de dominos qui nous fait tomber les uns après les autres. Dans le désarroi qui suit le déracinement, j'expérimente l'universalité de la souffrance qui nous unit, nous tous qui sommes séparés par les guerres, les bras de fer politiques et la sauvegarde de nos territoires.